

Bleuette Ferret

À petits pas, de-ci de-là...

roman



Bleuette Ferret

À petits pas, de-ci
de-là...

© Bleurette Ferret, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4420-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Ne pas pouvoir vivre plusieurs vies
C'est comme ne pas vivre du tout. »
Milan Kundera

*À mes grands-parents,
À mon père et à ma mère,
Avec toute ma tendresse.*

PRÉAMBULE

Lors des *joubertiades*, prévues pour le dernier week-end de mai, d'une année sur l'autre, depuis plus de quarante ans, les cinq *joubertins*, anciens élèves du collège Joubert à Ancenis, ont le sentiment à peine suffisant d'être à part dans le monde actuel. Ils pensent fièrement et superbement que sont rares aujourd'hui ceux qui possèdent l'orthographe parfaite, celle acquise en « ce temps-là », parfois à coups de règle en fer sur les doigts. Ils représentent selon eux, les derniers vestiges d'une forme d'élite culturelle venue de la France profonde. S'ils considèrent qu'ils se sont parfaitement adaptés à la modernité, surfant sur le Net, parlant Bitcoin, ils éprouvent cependant quelques difficultés à apprécier le street art qu'ils descendent avec faconde, comme étant tout, sauf de l'art. Évidemment, ils rejettent totalement l'appellation anglaise de cette forme d'expression picturale balancée au coin des rues, et la nomment avec ironie : « dé-sart des rues » et plus souvent « cochonnage ». Peindre avec des bombes d'aérosols ou de l'acrylique pour faire passer à la sauvette un message en extérieur sans autorisation, les choque. Ils crurent d'ailleurs mourir étranglés de rage lorsqu'ils apprirent en 2018 que le campus de l'université d'Évry abritait un festival d'art urbain. Latinistes, franco-français, les *joubertins* et *joubertines* sont en totale harmonie entre eux, et constatent avec satisfaction, à chacune de leurs rencontres, que le grand écart qu'ils ont fait entre le monde d'*avant-hier* et le monde d'*aujourd'hui*, relève d'une haute prouesse et d'une adaptabilité exceptionnelle.

Au printemps 2020, durant l'épopée fantasque de l'infinitésimal coronavirus, Jeanne et Liliane, les deux *joubertines* du « club des cinq », cloîtrées, désœuvrées, piaffantes, décident de se fixer un exercice d'écriture gourmand : celui de vagabonder dans le temps, via internet, en se rappelant mutuellement les souvenirs de leur enfance et de leur adolescence dans la société d'autrefois. Elles se proposent de mettre en Cc les trois *joubertins* : Michel, Paul et Henri. Ces charmants messieurs se trouvant beaux parleurs mais fainéants de la plume, les deux amies se surprennent à espérer qu'ils pourraient les rejoindre dans ce voyage à travers le temps. (Elles pensaient aussi sans trop y croire que ces témoignages d'un autre temps pourraient intéresser leurs descendants).

À cet instant où la vie sociale est suspendue, séparées toutes deux par des centaines de kilomètres, elles considèrent que seul le passé est une certitude.

« Une période rude que celle des années 42-50 à la campagne, aux fins fonds de la France rurale ! », ont-ils coutume de dire de plus en plus souvent lors de

leurs agapes annuelles. Au moment du dessert, en levant les coupes de Dom Pérignon, fiers d'eux-mêmes, de leur amitié indéfectible, ils se sentent, à cet instant, plus jeunes que jamais. Ils aiment se rappeler l'odeur de la campagne faite du mélange chaud de bouses de vache fumantes, plaquées en galette sur le chemin poussiéreux, croisant celle acidulée de la citronnelle foulée par les animaux. Leurs nez en frémissent encore, car ce sont ces odeurs qui les enveloppaient lorsqu'ils conduisaient les troupeaux au pacage.

Puis, de manière quasi rituelle, ils ne manquent pas d'évoquer, en riant, la voiture du châtelain et celle du maire ainsi que les premiers effluves de l'essence qu'ils humaient sans trop savoir si c'était une bonne ou mauvaise odeur. Elle était nouvelle et les faisait entrer dans le futur sans encore bien l'appréhender.

Au moment de se séparer c'est très souvent Michel, artiste-peintre, une âme sensible du quintette, qui donne le « la » et clame selon son inspiration quelques strophes du : « *Je voudrais pas crever* » de Boris Vian.

*« ...Je voudrais pas mourir
Sans qu'on ait inventé
Les roses éternelles
La journée de deux heures
La mer à la montagne
La montagne à la mer
La fin de la douleur...
...Tant de choses à voir
À voir et à z-entendre
Tant de temps à attendre
À chercher dans le noir.
Et moi je vois la fin
Qui grouille et qui s'amène
Avec sa gueule moche
Et qui m'ouvre ses bras
De grenouille bancroche.
Je voudrais pas crever
Non monsieur, non madame
Avant d'avoir tâté
Le goût qui me tourmente
Le goût qu'est le plus fort
Je voudrais pas crever
Avant d'avoir goûté*

La saveur de la mort... »

Après un court instant de silence, le temps d'un soupir ou d'essuyer, mine de rien, une larme indiscreète, l'un d'entre eux brave son émotion et somme les autres d'être là l'an prochain, de ne pas crever avant de s'être revus encore une fois, avant d'avoir ri, avant d'avoir rêvé ensemble mille sottises, comme faire de l'alpinisme dans les aurores boréales...

Jeanne à Liliane

Cc Michel, Paul, Henri.

Paris, le 16 mars 2020

Ma chère Liliane,

Conformément à notre pacte, je me lance et évite de parler de la pandémie, du covid, de l'état de guerre et de nos solitudes... Je suis convaincue que l'exercice d'écriture, qui demande une réflexion et un pour-léchage, fera fondre le temps.

Lorsque je me suis posée la question du premier évènement que je souhaitais évoquer, j'ai été surprise par l'émergence de ce souvenir enfoui, celui de l'épreuve du cabinet noir.

Tu t'en souviens sans doute Liliane, mais je prends la précaution de remettre le tout dans son contexte pour les 3 Cc.

Mes parents, Gabriel et Simone, partageaient les mêmes vues quant à mon éducation. Tous les deux, titulaires du Certificat d'Études Primaires obtenu à l'âge de douze ans en tant que premiers du canton, ils plaçaient en moi un espoir : celui de réaliser le parcours auquel ils avaient dû renoncer, car il fallait des bras dans les métairies.

Cet épisode chagrin de mon enfance, je le situe en automne 1947. J'avais alors cinq ans. La journée avait été pluvieuse et venteuse. De couleurs vives, jaunes, orangées ou ocrées, les feuilles des platanes, des peupliers, des marronniers, des ormeaux et celles des arbres fruitiers, s'étaient bousculées et accumulées dans les allées du verger et sur les plates-bandes dont papa prenait tant soin.

Ce soir-là, c'est la seule fois où j'ai vu mon père en colère, car ce n'était pas dans sa nature. Il était naturellement positif, bienveillant et drôle.

Nous étions donc en tête à tête tous les deux, avec mon cahier d'arithmétique, mon ardoise et mon crayon d'ardoise que je triturais nerveusement en le faisant pivoter de haut en bas entre mon pouce et mon index. Maman était allée donner à manger aux lapins. De manière rituelle, elle en profitait pour discuter longuement avec la voisine Madame Branchereau, une tricoteuse, comme elle. Je les entendais rire alors que je pleurais. Sous la houlette de mon père, je naviguais péniblement avec les chiffres, au sein d'une brousse épaisse où tout était enchevêtré et dépourvu de signification.

Hors de lui, au bout de plusieurs explications qui ne portaient aucun fruit et ne servaient qu'à amplifier mes sanglots, mon père m'a enfermée quelques instants

sans doute, ou plus, dans le petit cagibi noir où l'on entreposait les balais, les serpillières, les clayettes, tout ce qui faisait désordre et ne pouvait être rangé dans la cuisine.

La nuit était maintenant tombée. Dans le grenier juste au-dessus de ma tête, les rats faisaient la sarabande. Tout d'abord je suis restée tétanisée, puis mon cœur s'est mis à battre à tout rompre, j'ai cru que j'allais mourir de peur ou être dévorée par les rats. D'ailleurs, je les sentais me frôler. J'étais glacée. Pas un rai de lumière. Du noir opaque. Je me mis à hurler en suffoquant : « Papa, maman ! Au secours ! », « Au secours ! » ... Alors, la porte s'est ouverte. Je tremblais. Je claquais des dents. Je chavirais. Je me suis jetée à corps perdu dans les bras de ma mère pour y trouver le réconfort. Je ne savais plus pourquoi j'avais été enfermée là, dans ce débarras. Ces instants à jamais marqués dans mon esprit m'ont confortée dans l'idée de l'incohérence de cette suite de malfrats arithmétiques qui m'avait conduite dans la geôle, au milieu de tout ce qui ne devait pas être vu par les visiteurs. J'étais embourbée dans l'inextricable qui ne présentait aucun intérêt pour moi et me procurait beaucoup de tracas. Je les trouvais tous malhonnêtes et vicieux ces chiffres. Seuls, le 6 et le 9 me paraissaient assez sympathiques car ils étaient de mon point de vue amis ou cousins. Je les trouvais coquins. L'un, cul par-dessus tête, faisait le poirier, et l'autre, tête en haut, remis sur ses pieds, regardait son acolyte.

Comment croire Liliane, que l'addition de ces chiffres mis en désordre s'équivalait ? Que $3 + 4$ était égal à $4 + 3$? Pire, que l'énorme 5 auprès duquel on pose un petit 2 nous amenait au même total que les précédents ! Quant au 7, c'était le plus démoniaque. Il représentait la structure en bois d'un gibet que j'avais vue dans un vieux livre d'histoire, et ce monstre additionné au ridicule petit 0, donnait aussi comme total : 7 ?

Je me souviens fort bien que dans mon esprit d'enfant, le 1, m'évoquait la petite binette dont mon père se servait pour sarcler la terre, le 2, était assurément un aspic prêt à attaquer, le 3, surtout si l'on plissait les yeux en penchant la tête à droite, était le début d'un cœur couché. Le 4, m'évoquait un bateau à voile sur l'étang de mes grands-parents, le 5 était probablement un 6 raté par manque d'encre. Quant au 8, il était décevant puisque c'était un bonhomme de neige sans nez. Enfin, le zéro équivalait à : « pas de bonbon ! ». Le zéro donnait envie de pleurer.

J'étais totalement perdue. Je confondais forme et quantité, d'où tous mes malheurs. Prise de l'audace de celle qui n'avait plus rien à perdre, j'ai traduit en hoquetant, ma lecture des chiffres à mon père. Alors que je me préparais à laisser

jaillir des flots de pleurs, ma mère a éclaté de rire lorsque j'ai parlé du 6 et du 9. Mon père éberlué et tempêtant me dit qu'il ne comprenait rien à mon charabia. Ma mère lui en a donné la clé.

À la fin du dîner mon père m'a reglé d'une cerise à l'eau de vie, et j'ai trouvé la vie belle !

Liliane, que c'est drôle de replonger dans le passé ! Combien de fois ma mère m'a rappelé cette scène et ce d'autant plus qu'elle n'avait jamais vu mon père aussi désarçonné devant sa *foliquette* de fille.

Tu comprendras sans doute mieux aujourd'hui, l'inconfort dans lequel j'étais, alors que toi tu nageais, toute *cool* au milieu de mes bourreaux.

Sans rancune, ta Jeanne t'embrasse bien fort.